

L'ADORATION

EUCHARISTIQUE

Fabrice Hadjadj

Fr. Jonas du Saint-Esprit, ocd

Sr Marie-Anne du Sacré-Cœur, osb

Fr. Martin de la Trinité, ocd

Fr. Emmanuel Perrier, op

Abbé Florian Racine

Mgr Rey

collection
VIVES FLAMMES



« L'adoration eucharistique n'est rien d'autre que le développement explicite de la célébration eucharistique. »
(Benoît XVI, *Sacramentum Caritatis* n° 66)

Acte liturgique, acte d'Église, l'adoration est en même temps un acte personnel dans lequel s'approfondit notre relation intime à la Trinité tout entière. La faiblesse et l'opacité des sens ne nuisent en rien à la dynamique profonde qui inspire cet acte. Parce qu'« Il est là », tout est possible, y compris notre conversion qui s'opère pour ainsi dire à notre insu tandis que devant lui nous veillons ou... nous dormons. Une transformation secrète nous ouvre au Dieu fait homme, et à tout homme, en esprit et en vérité.

Cet opuscule reprend, en les complétant, les articles du dossier paru en septembre 2007 dans la revue Vives Flammes.

 **Éditions du Carmel**

Couverture : détail du tabernacle de la chapelle Notre Dame du sourire - Lisieux

© Fleur Nabert, 2012

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

il découvre soudain à l'extérieur de lui ce point fixe (vous vous souvenez qu'Archimède a dit : « Donnez-moi un point fixe, et je soulèverai le monde ») : Jésus est toujours là sous l'hostie. Et il est là pour moi-même, même quand je ne suis plus là pour moi-même. Il est présent même quand je suis absent.

Ici l'on pourrait trouver une certaine supériorité de l'adoration sur l'oraison. Sous un certain rapport, c'est l'oraison qui est supérieure, et l'on doit même dire que l'adoration est en vue de l'oraison, pour autant que l'oraison est ce rapport d'union intime à Dieu où on lui parle, où on se tient en silence en sa présence – avec cet avantage sur l'adoration eucharistique que cela peut se prolonger n'importe où, dans un train, dans un jardin public, même dans le salon d'un athée qu'on change alors en sanctuaire... Mais la tentation avec l'oraison est de s'y enfermer dans ses impressions subjectives, de juger ses oraisons par rapport à ses vigilances, ses bonnes paroles, ses belles effusions, avec tantôt un grand contentement, tantôt un grand mécontentement envers soi (parce qu'encore une fois l'important c'est soi, toujours soi !), et l'on s'interroge en lecteur rapide de Thérèse d'Avila : – Où en suis-je maintenant, à quel degré d'oraison, dans quelle énième demeure du Château de l'âme ? L'oraison se change alors en ce débat ridicule entre soi et soi-même, où l'on s'écoute en train de parler à Dieu, où l'on se regarde en train d'aimer Dieu, où l'extase n'est que le fantasme de son introspection.

Avec l'adoration eucharistique, du moins, il est là, et ça se voit : l'ostensoir comme un œil grand ouvert même quand nos paupières se ferment. (Notons toutefois que ce que l'adoration nous fait percevoir par l'espace et les sens externes, l'oraison peut nous le faire saisir par le sens interne et le temps : il y a cet horaire, ce quart d'heure ou cette heure dans mon agenda,

auxquels je me suis tenu, et peut-être que je n'y ai fait que rêvasser, mais j'étais là, fidèle au poste, ou plutôt le poste fidèle à moi). On doit bien sûr essayer de tenir en présence du Seigneur comme les disciples au jardin des Oliviers, mais, précisément, les disciples s'endorment. Il se joue de toute façon là un drame qui les excède tellement que même leur veille n'eût pas été suffisante. Imaginez Pierre qui, parce qu'il resterait bien éveillé, prétendrait tout comprendre de ce qui s'opère à Gethsémani : cette prétendue vigilance serait la pire des torpeurs, car ce serait un sommeil qui se prend pour la suprême lucidité. Face à ce qui se passe vraiment, et qui est le débat du Ciel et de la terre, celui qui veille vraiment ne peut que penser qu'il dort encore ; et celui qui a dormi que c'est Jésus qui a veillé, Jésus qui les offre au Père, même si eux sont dans les bras de Morphée.

La présence eucharistique renouvelle cette situation. Si je dors, mon cœur veille, parce que le cœur de mon cœur, c'est le Christ. Pas besoin d'activisme ni de ventriloquie mentale. Et si mon esprit divague, que je ne me mette pas en colère d'avoir été distrait, parce que ma colère serait une distraction sur ma distraction, et puis, pour cela, je me mettrais en colère de m'être mis en colère, puis en colère de la colère de m'être mis en colère, etc. Non, il faut laisser passer. Il faut accueillir la grâce de la somnolence. Je suis nul, mais je ne serai pas vain, or, comme dit le psaume : en vain veillent les gardes si ce n'est pas d'abord le Seigneur qui garde la ville.

La pause adoratrice est le rappel objectif de son amour premier et inconditionnel (« L'amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est Lui qui nous a aimés le premier » – Jn 4,10). C'est le rappel qu'il ne s'agit pas de « chercher Dieu », comme s'il était une clef perdue parmi les

vide-poches. Ceux qui se disent « chercheur de Dieu » cherchent en général à ne pas se laisser trouver. Ils invoquent leurs efforts personnels, la gloire des chemins parcourus, leur désir de faire le bon choix, de ne pas se tromper, et par là ils se trompent parce qu'ils en restent à leur exigence, et non à l'exigence de leur Créateur. Rechercher Dieu est la meilleure manière de ne jamais le trouver parce que cela présuppose qu'il n'est pas déjà là, plus que nous ne le sommes, et donc cela fait chercher un Dieu qui n'est pas Dieu. Saint Paul le rappelle dans son discours à l'aréopage : « C'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Ac 1,28). Le monde est en Lui, et si, avec Jésus-hostie, il choisit de venir dans le monde, c'est pour nous rappeler que c'est lui qui nous trouve, et pour que nous prenions conscience de sa présence qui nous devance et nous dépasse.

La miséricorde n'attend pas que nous nous présentions comme des riches, mais comme des misérables. Un psaume en fait le motif d'une allégresse qui saisit tout le corps : « Ton amour me fait danser de joie, tu vois ma misère et tu sais ma détresse » (Ps 30,8). Dieu connaît tout ce qu'il y a en nous de « mendiable », et c'est cela qui est le point de départ du renouvellement : désormais l'on s'appuie sur Lui, qui est le roc, qui est le réel, et pas sur l'auto-célébration de nos performances adoratrices. Et puis cet exercice de décentrement se réverbère sur notre relation aux autres. Aimer autrui, c'est reconnaître sa présence comme aussi importante, aussi dense, aussi centrale que la mienne, malgré ses apparences qui peuvent ne pas me revenir. L'hostie, qui a les apparences les plus pauvres, et qui est la présence la plus absolue, est là pour nous l'apprendre.

Le jeune abbé Journet reçut un jour d'un chartreux une parole qui le marquerait pour toute sa vie :

« Si vous croyez vraiment à l'amour de Dieu pour vous-même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous, lorsque le Christ dit « mon corps », celui qui parle n'est pas un homme, c'est le Fils éternel du Père. Le Fils éternel du Père est né dans le temps comme fils de la Vierge Marie. Faisant face au corps du Christ dans le sacrement, nous faisons donc face au corps uni au Fils éternel, corps par lequel Il est né sur notre Terre, parmi nous. C'est là le fondement de l'adoration. Ce corps, c'est ton corps, ô Fils éternel. C'est pourquoi je me prosterne et j'adore.

« **Ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé.** » Saint Jean évoque ce texte du prophète Zacharie (Za 12,10) au moment où il voit le soldat percer le cœur de son Seigneur sur la Croix. Il s'identifie au soldat, à la pointe de la lance pénétrant dans ce cœur. Il voit ce qui s'accomplit invisiblement dans cet acte visible : son péché et sa mort sont comme inscrits, enfouis dans la chair du Verbe. Il regardera à nouveau, trois jours après, cette même plaie béante. Le percement qui avait été inscrit dans la chair du Christ est toujours là, et cependant le Christ est vivant. À nouveau Jean verra ce qui s'est accompli invisiblement. Le Christ avait enfoui notre péché et notre mort dans sa chair et dans son cœur de Verbe éternel, mais au lieu que le péché et la mort se communiquent au Verbe, c'est l'inverse qui s'est produit : la Vie du Verbe a brisé le péché et la mort. Les plaies dans la chair du Christ ressuscité attestent de la réalisation du salut pour l'humanité. Dans la vision du sacrement qui est mémorial de la Passion, nous sommes invités à faire la même expérience. Dans les plaies glorieuses de ce corps, ton corps, ô Sauveur vivant, Fils Vivant du Dieu Vivant, tous les péchés de l'humanité, depuis toujours et pour toujours, ont été enfouis et toute mort a été vaincue. C'est pourquoi je me prosterne et je t'adore.

« **Quand je serai élevé de Terre, j'attirerai tout à moi.** » Le

Christ a été deux fois élevé de Terre, sur la Croix et à l'Ascension. Sur la Croix, Il a été élevé aux yeux de tous alors qu'Il s'abaissait intérieurement, « obéissant jusqu'à la mort ». Car c'étaient nos péchés et notre mort qu'Il portait en sa chair : Il était élevé parce que c'était pour nous qu'Il s'abaissait. À l'Ascension en revanche, Il a été élevé aux yeux des disciples parce qu'Il retournait au Père avec sa chair glorifiée, victorieuse. Il a alors été élevé non plus parce qu'Il s'abaissait jusque dans notre misère, mais parce que s'étant abaissé jusqu'à vaincre notre mal, il lui revenait d'être exalté jusque dans la gloire éternelle. Dans ces deux élévations, le Christ attire tout à Lui : sur la Croix parce qu'Il libère toute l'humanité, à l'Ascension parce qu'Il entraîne avec Lui tous ceux qu'Il a sauvés. L'eucharistie nous place face à cette double élévation car d'une part le corps séparé du sang est le mémorial de la Passion dans la chair, et d'autre part le corps qui est contenu dans le sacrement vit maintenant au ciel, dans la gloire du Père. Devant mes yeux, ton corps qui a été élevé sur la Croix pour nous libérer du péché et de la mort ; devant mes yeux, ton corps qui est maintenant glorifié éternellement. Toute l'humanité doublement attirée vers ce corps, pour sa libération et pour la vie éternelle. C'est pourquoi je me prosterne et je t'adore.

« **Il est aussi la Tête du Corps, la Tête de l'Église.** » Tous ceux qui sont sauvés par la foi au Christ Lui sont unis de telle sorte que c'est sa vie qui les anime. Il rassemble ainsi tous les sauvés en Lui, pour former son Corps mystique, l'Église, sa plénitude de grâce s'écoulant en eux comme de la tête vers les membres. Cette grâce s'étend aux morts et aux vivants, aux baptisés comme à ceux que Dieu a conduits invisiblement vers le Christ. Elle unit à l'assemblée des saints et des anges qui voient le Christ dans sa gloire. Devant mes yeux, ce corps par lequel

est sauvée une multitude de toutes races, langues et nations ; devant mes yeux, la source de notre communion avec Abraham, Moïse, Isaïe tous les saints et les anges. Devant mes yeux, l'Agneau qui est le soleil sans couchant illuminant la Jérusalem nouvelle. C'est pourquoi je me prosterne et je t'adore.

« Dieu s'est plu par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux en faisant la paix par le sang de sa croix. » Le pain et le vin sont une nourriture et une boisson tirés de la création, qui dans le judaïsme étaient nourriture et boisson des sacrifices de communion avec Dieu. Le sacrement de l'eucharistie, en se présentant à nous sous les espèces du pain et du vin, nous conduit à reconnaître dans le corps et le sang du Christ l'accomplissement de ces figures de l'Ancienne Alliance : par le corps offert sur la Croix, par le sang qui y est répandu, Dieu a conduit toutes choses à la réconciliation avec Lui, Dieu a instauré sa paix dans la création. Saint Paul peut dès lors établir un parallèle entre la création et le Salut : par le Christ tout fut créé, par le Christ tout fut réconcilié ; dans le Christ tout subsiste, dans le Christ tout est établi dans la paix. Dès lors, le Christ est adoré dans le sacrement de son corps non seulement parce que nous sommes face-à-face avec la source du Salut, mais aussi parce que nous sommes face-à-face avec la source de notre existence et de l'existence de tout ce qui nous entoure. Plus encore : nous sommes face-à-face avec Celui qui reconduit toutes choses en Dieu. Devant mes yeux, le corps de Celui par qui tout fut, en qui tout subsiste, grâce à qui tout revient à Dieu et est établi dans la paix. C'est pourquoi je me prosterne et je t'adore.

« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, Toi, le seul vrai Dieu. » Toute nourriture est destinée à fortifier et à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nom.

Cet interdit de la représentation est d'ailleurs compté parmi les « dix paroles » que le peuple reçoit au Sinai (cf. Ex 20,2-4). La version qu'en propose le Deutéronome au chapitre 5 s'accompagne d'une relecture (chapitre 6) : « Écoute Israël ! le Seigneur notre Dieu est le Seigneur UN. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. » De façon spontanée, nous sommes portés à paraphraser le premier commandement : « un seul Dieu tu adoreras ». Or l'adoration n'est pas exprimée par un commandement positif et au bénéfice du Seigneur, mais par un commandement négatif qui semble prévenir ce qui ne peut que se produire : qu'Israël se prosterne devant les idoles. D'ailleurs le texte, tel que construit, part de cette réalité – non pas qu'il puisse y avoir d'autres dieux en face du Seigneur, mais que les hommes se soient fabriqué des « images » aussi bien pour le Seigneur que pour d'autres dieux. C'est là le moyen de mêler celui qui est à ce qui n'est pas. Il reste qu'au détour des textes nous rencontrons les fils d'Israël se rendant au haut-lieu « pour adorer » (cf. 1 Sm 1,1sv). Mais l'adoration, ritualisée, peut-elle échapper au risque d'idolâtrie ?

C'est cette épineuse difficulté qu'abordent les textes de notre deuxième groupe. Dans le livre de la Sagesse, cette question de l'idolâtrie occupe l'auteur durant plusieurs chapitres, devenus célèbres – et à juste titre – pour appuyer une réflexion philosophique sur les « traces » que le Créateur a pu laisser dans sa création. On y retrouve une distinction déjà perceptible dans la vision d'Ézéchiel au chapitre 8 entre adoration d'« images de reptiles et de bêtes » et vénération des grands symboles cosmiques (soleil levant, etc. : cf. Sg 11,15sv). Pour notre propos, relevons le sens de cette distinction : il ne s'agit pas d'abord d'une condamnation sans appel du « païen » par le juif

monothéiste, doublée éventuellement d'une argumentation philosophique impeccable. L'auteur a entrevu ce qui se joue au-dessous, et qui dit quelque chose du cœur de l'homme : aujourd'hui comme hier, et quelle que soit l'avancée de la science de l'homme ou le progrès de sa technique, le cosmos reste un lieu majeur d'émerveillement. Le cœur de l'homme reste désemparé, non pas tant par la grandeur de ce qui s'offre à lui que par la perception d'une altérité fondamentale au créé : le monde, même dans sa familiarité, reste mystérieux. Habiter le cosmos peut-il se faire sans rendre grâce à qui se tient au-delà ? et en quel lieu cohabiter avec lui, le temps d'un hommage ?

Cette dernière question est reprise par Israël : « quelle maison me bâtiras-tu ? » (cf. 2 Sm 7) Des nécessités anthropologiques poussent l'homme à « fixer » le lieu de la rencontre. Aussi, à l'attitude « réflexe » – au double sens de « seconde » et d'instinctive – de l'adoration de Jacob, se substitue l'adoration décidée, ritualisée, localisée. Toute une partie des livres historiques et prophétiques laisse entendre cette tension : Israël a sa terre, et il lui paraît normal d'y offrir un gîte pour le Seigneur ; mais celui-ci a logé sous la tente au milieu de son peuple nomade ! La prédication de Jérémie expose le problème au grand jour : s'en prenant à ceux qui idolâtraient le Lieu Saint, il prévient : « ne vous bercez pas de paroles illusoires en répétant : palais du Seigneur ! » (Jr 7,4). Le verdict est sans appel : le Seigneur en vient à annoncer – et réaliser – la destruction du Lieu Saint, où seul il est permis d'adorer. Le Seigneur se dérobe-t-il à toute adoration ?

Ce dernier oracle nous renvoie à l'évangile de Jean, sous deux rapports. Au plan du texte tout d'abord : lors de son entrée dans le temple, Jésus en chasse les marchands, proclamant « ôtez tout cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon Père une maison

de trafic. » Remarquons qu'en Marc 11,17, nous trouvons un verset de Jérémie tirée du même oracle que celui cité ci-dessus : « vous, vous avez fait [de ma maison : citation du prophète Isaïe] une caverne de bandits. » L'évangéliste Jean n'a pas conservé la citation, mais il a introduit un élément nouveau : Jésus précise la nature propre du temple, affirmant que celui-ci est « la maison de mon Père ». Ceci nous conduit à cet autre rapport – rapport d'interprétation de cet oracle de Jérémie à la lumière du chapitre quatrième de l'évangile johannique –, pour tenter de répondre à la question fondamentale pour un juif mais aussi pour nous, chrétiens, aussi longtemps que nous n'avons pas touché du doigt l'absolue nouveauté qu'apporte l'Incarnation : qu'en est-il du lieu qui abrite l'adoration, cette relation ancrée dans le créé mais manifestant la « percée » du Dieu qui s'approche ?

Continuons l'évangile de Jean jusqu'au chapitre 4. L'épisode de la rencontre avec la Samaritaine est justement l'un des rares lieux du Nouveau Testament – si l'on excepte l'Apocalypse – où est employé le terme *proskunéô*. Mais avant d'étudier ce texte et d'y découvrir une clé probable d'interprétation, réglons la question des quelques autres passages, dans les évangiles et les épîtres, évoquant une adoration : il s'agit essentiellement de manifestations de crainte (pensons à la femme hémorroïsse) ou de supplication (Jaïre ; le lépreux), voire de peur mêlée d'hostilité (le démoniaque gerasénien). Évoquons aussi l'épisode de la pêche miraculeuse, dans le récit selon Luc, qui au fond résume toutes ces situations : Pierre, se mettant à genoux, confesse la puissance agissante du Seigneur au travers de cet homme – jusqu'à laisser entendre qu'il puisse être le Christ. Mais il ne s'agit pas de reconnaissance de sa divinité. Ce point est important : nous sommes en compagnie de juifs viscéralement attachés à l'interdit de toute idolâtrie, y compris

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce pain devenu Corps du Christ ressuscité, de nous laisser ressaisir par la grâce de notre premier appel, d'adhérer par le cœur à ce que nous disons par nos lèvres, de nous laisser prendre par le Christ dans son mouvement pascal en direction du service de nos frères.

L'adoration est donc aussi un lieu d'espérance : le monde est transformable. Il sera, dans sa totalité, la Jérusalem céleste, le nouveau Temple de Dieu.

Cette conversion concerne en premier lieu l'Église.

« Chaque Église particulière est appelée à une conversion missionnaire. Elle est le premier sujet de l'évangélisation. » (Evangelii Gaudium, n° 30)

Cette conversion pastorale concerne tous les acteurs de la vie ecclésiale en vue d'un engagement missionnaire plus radical et plus explicite.

Conclusion

Contemplant Jésus-Eucharistie, l'adorateur entre dans un mouvement missionnaire, dans la charité du Christ pour rendre amour pour amour.

« Si l'Église devient authentiquement eucharistique, elle deviendra missionnaire ! » (Benoît XVI)

L'adoration eucharistique entretient, renforce et renouvelle l'élan missionnaire. Elle nous fait comprendre également que l'évangélisation est due à l'homme. L'évangélisation est « due » à Dieu, mais elle concerne l'œuvre de Dieu pour l'homme qu'il veut sauver. Aussi faut-il dire de même que l'évangélisation est due à l'homme. Les papes ne craignent pas ici d'affirmer que

« les multitudes ont le droit de connaître la richesse du mystère du Christ. »

Ou encore

« comme le Christ durant le temps de sa prédication, comme les Douze le matin de la Pentecôte, l'Église aussi voit devant elle une immense foule humaine qui a besoin de l'Évangile et y a droit, puisque Dieu veut que tout homme soit sauvé et parvienne à la connaissance de la vérité. »

(Evangelii Nuntiandi n° 53)

Certes, ceux qui ignorent le Christ, ignorent aussi leur droit d'entendre annoncer son amour et ses projets à leur endroit. Ce droit est pourtant réel : il est pour ainsi dire coextensif à leur humanité que Dieu veut accomplir dans le Christ.

Certains sont tentés de s'abstenir d'annoncer le Christ parce qu'ils croient par là se montrer plus respectueux des valeurs humaines et spirituelles déjà présentes dans les cultures et les religions du monde. En réalité, c'est se montrer respectueux d'une valeur que de lui permettre de s'accomplir définitivement, et tel est bien ce qui advient lorsqu'elle se trouve évangélisée. C'est au contraire mépriser une valeur, et mépriser les personnes qui en sont dépositaires, que de les priver de cet accomplissement en taisant l'Évangile.

+ *Dominique REY*
Évêque de Fréjus-Toulon

Pour plus de développements, voir :

Mgr Dominique REY, *De l'adoration à l'évangélisation*,

Éditions des Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier, 2013.

¹ Synode des évêques de 1971.

Table des matières

L'adoration du Saint-Sacrement

Petit éloge de la somnolence

Demeurer en sa présence

Pratiquer l'adoration eucharistique

Oraison ou adoration ?

L'adoration : jalons scripturaires

L'adoration eucharistique, une immobilité qui mobilise